

# Chronique

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **2 (1864)**

Heft 48 [i.e. 49]

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-177354>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

**PRIX DE L'ABONNEMENT** (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

*Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le charmant feuilleton dont nous commençons aujourd'hui la publication et que nous devons à la plume et à l'obligeance de Madame Jeanne Mussard, de Genève.*

## Chronique.

Chronique. Eh bien, ce titre posé, que faut-il vous dire, chers lecteurs?... Il arrive souvent que lorsqu'on se dispose à écrire un article, les idées semblent vouloir abonder et couler à flots de la plume; on s'empresse d'inscrire le titre en caractères fermes et rapides, puis tout à coup on reste coi, on barbouille les bords de la page, on dessine quelque figure bizarre sur le sous-main, on s'accoude, on se lève, on se promène à grands pas en attendant que les idées viennent heurter à la porte et l'on ne fait rien qui vaille. C'est précisément mon cas aujourd'hui. — Cependant voici une petite histoire qui me permettra peut-être de vous distraire pendant quelques instants.

Il y a deux mois à peine, un omnibus s'arrêtait devant un hôtel de cette ville et y déposait une joyeuse compagnie. C'était la noce d'un vieil avare qui allait faire bénir son mariage dans l'église de Prilly, je crois. Il épousait une jeune et jolie modiste qui entendait fort bien l'art de la coquetterie et qui faisait depuis longtemps les tourments de notre vieux garçon: elle lui avait, comme on dit, tourné la tête. — Enfin, elle se décida à épouser ses écus. M. B. avait, ce jour-là, une mise originale comme son caractère. Un habit râpé qui avait été confectionné pour sa première communion, et dont les revers taillés en y laissaient la poitrine entièrement à découvert tant ils étaient tirés en arrière par l'étroitesse du dos, contrastait singulièrement avec un beau gilet blanc de dernière coupe, seule partie de sa toilette achetée pour la circonstance. Les basques longues et effilées se croisaient derrière, à chaque pas, comme les jambages d'un x. Quant à son chapeau, M. B. en avait fait l'acquisition il y a quinze ans, à l'occasion d'un baptême où il assista comme parrain. Cette coiffure grotesque aux bords étroits, au fond d'une hauteur démesurée remplissait admirablement toutes les

conditions de ce qu'on appelle en langage vulgaire un *bugne*, un bugne colossal.

M. B. était âgé de 55 ans. Il avait toujours redouté le mariage, ne pouvant trouver une femme qui fut à la fois jolie, économe, sobre dans sa nourriture, simple dans sa toilette, soumise, active, ayant horreur des invitations, des soirées, des promenades, qui ne connût enfin que son mari, sa maison et ses enfants, si par malheur il en survenait!

Ces petits détails mis au jour, reprenons notre récit.

Il était midi. La cérémonie du mariage ne devait avoir lieu qu'à deux heures, et, avant de partir, M. B. voulut offrir à ses invités quelque rafraîchissement, ne pouvant recevoir autant de personnes dans sa mansarde exigüe qu'il habitait depuis très longtemps, et d'où il pouvait jouir du cours des eaux pures et limpides du Flon. Le prix du loyer d'un appartement confortable l'avait toujours effrayé. — M. B. sonna et fit apporter six bouteilles d'Yvorne; jamais en sa vie il ne s'était permis un luxe pareil. Le cocher attendait dans la rue en chassant les mouches qui s'attaquaient en foule à ses chevaux exposés au soleil, et se désaltérait au tintement des verres que la croisée ouverte laissait parvenir jusqu'à lui.

Le chapeau et l'habit de M. B., qui attiraient depuis quelques instants l'attention générale, avaient déjà provoqué de nombreux sourires. La jeune modiste rougissait et, à plusieurs reprises, elle avait critiqué à haute voix la toilette ridicule de son futur époux.

— Si vous ne changez de chapeau, lui dit-elle d'un petit air indigné, je ne vous accompagne pas à l'église.

M. B., qui s'était aperçu des railleries dont il était l'objet, profondément vexé du ton impérieux et des observations prématurées et blessantes de la part de celle qui n'était pas encore sa femme, ne répondit pas. Il remplit son verre et le vida d'un trait. La moutarde lui montait au nez.

Cependant le chapeau continuait à faire les frais de la conversation et Amélie prenait part aux plaisanteries des invités. Elle folâtrait gracieuse et souriante avec un beau jeune homme dont les petites moustaches crochues avaient, plusieurs fois déjà, fait battre son cœur.

Ce galant semblait lui dire de son regard tendre et suppliant : « Vous êtes trop charmante pour partager le sort de cet original. » — Amélie venait de laisser échapper un soupir.

M. B. comprit ce qui se passait. Il s'approcha de la fenêtre comme pour interroger le temps.

— Il fait bien beau, lui dit Amélie.

— Oui, toujours le sec, répondit-il.

Au même instant, un des invités s'approchant de B., lui dit tout bas : « Crois-moi, va changer de chapeau. »

Cette fois sa colère était à son comble. — Messieurs et Mesdames, fit-il, je ne veux pas que mon chapeau vous offusque plus longtemps. Je suis votre serviteur.

Puis, se tournant vers la jeune modiste : « Une autre sera peut-être moins dédaigneuse, Mademoiselle, et le trouvera plus à son goût. J'ai l'honneur de vous saluer.

Il sortit, ferma la porte bruyamment, mit en passant une pièce d'or dans la main du cocher qui le conduisit à la gare.

On n'avait plus entendu parler de lui, lorsque, l'autre jour, Amélie reçut la lettre suivante, datée de Genève :

« Ma chère Amélie,

« Oubliez un moment d'erreur, oubliez les fâcheuses conséquences d'un acte de promptitude. Vous aviez raison, mon chapeau était détestable ; jamais vous ne le reverrez sur ma tête et désormais ma toilette et mon cœur seront selon vos désirs. Je vous aime toujours davantage, et si vous le voulez encore.... »

Amélie n'acheva pas la lecture. Elle tourna rapidement la feuille et traça d'une main légère au dos de la lettre qu'elle fit jeter immédiatement à la poste, cette simple réponse.

« Monsieur,

» Je vous remercie. J'ai dans ce moment, sur ma table à ouvrage, un chapeau de la forme la plus élégante ; sur ce chapeau de jolis gants glacés, et, à mes pieds, leur aimable et charmant possesseur. »

Voilà donc comment un malheureux chapeau peut changer deux destinées !

Et nous connaissons bien des maris qui, six mois après leur mariage, auraient pu s'écrier : « Oh ! que n'avais-je mis le chapeau de M. B. ! »

L. M.

### Le bureau de placement.

Bern 11 Juin.

Monsieur,

Je vous expédie par le chemin de fer la jeune fille que vous m'avez demandée. Il se nomme Maria Wohlgerruch ; ses parents sont des gens aisés d'Unter Signau. Il a reçu une bonne éducation et des principes moraux et sait faire la cuisine.

Veillez, Monsieur, m'honorer de cinq francs pour le

courtage. Je me recommande à vous pour une autre fois.

Agréez mes respectueuses civilités.

Jacob Glaser,  
Juden Gass, 12.

Après avoir lu cette gracieuse épître, votre serviteur s'empressa d'envoyer les espèces, tout heureux du trésor dont on lui annonçait l'arrivée.

Maria Wolgeruch, (en français, Marie Parfum) quel délicieux nom de jeune fille ! Déjà mon imagination était en train ; elle se créait des images charmantes qui surpassaient en transparence les vierges de Cornelius.

Elle a de l'éducation ! Sans doute elle lit les œuvres de Goethe, de Schiller, et de tous les génies germaniques. Joignez à cela un talent réel pour la cuisine ; Maria Wolgeruch était la perfection du genre.

Une réflexion vint me contrarier. La lettre de Jacob Glaser ne serait-elle point une épitaphe comme celle dont parle M. Töpfer, et l'honorable industriel de Juden Gasse aurait-il peut-être admis le principe que le pavillon couvre la marchandise ?

J'attendais impatiemment l'arrivée de Maria ; enfin je la contemplai. O stupéfaction ! c'était un squelette surmonté d'un bonnet crasseux d'où s'échappaient des mèches impossibles. Ses cheveux, de couleur indécise, flottant entre le blond et le rouge, encadraient une mine osseuse. Les yeux petits et enfoncés, des narines démesurément ouvertes, une bouche immense. Quant au parfum, elle me sembla exhaler les miasmes alcooliques de l'eau-de-vie bernoise.

— Est-ce vous que M. Glaser envoie chez moi ? lui demandai-je en allemand.

— Io.

— Etes-vous fatiguée du voyage ?

— Nai.

Je la conduisis à la cuisine et la mis au fait du service. A chaque explication, elle répondait comme la poupée d'Hoffmann, par un ach sortant des profondeurs du diaphragme.

Elle se mit à la besogne. Je commençais à trouver que M. Jacob Glaser n'était pas difficile.

Au bout d'un instant mon oreille fut frappée de modulations étranges. Sans doute, pensais-je, elle chante quelque ballade de Goethe, peut-être « Qui chevauche si tard par la nuit et le vent ? »

J'entrouvris ma porte : la malheureuse *jodelait*, de manière à troubler tout le quartier.

— Taisez-vous, Maria !

— Ach.

Décidément M. Glaser n'était pas littéraire.

Une abominable sauce m'édifia complètement sur les talents culinaires de Maria Wolgeruch. En revanche, elle jouissait d'un excellent appétit, et je la surpris buvant à même d'un flacon de kirch, liqueur essentiellement bernoise et conservatrice.